

Dans le livre VIII des Physiques, Aristote démontre que le premier mouvement ne peut être qu'un mouvement local et, non pas n'importe quel, mais un mouvement local circulaire (463). Il démontre auparavant que le mouvement est éternel (464), notion qui lui sert ensuite à établir la primauté du mouvement circulaire.

Le mouvement a-t-il un jour commencé de telle sorte qu'auparavant il ne se produisait aucun mouvement? Cessera-t-il un jour de telle sorte que rien ne sera mû ensuite? Ou, au contraire, n'a-t-il jamais commencé et ne se terminera-t-il jamais de telle sorte qu'il a toujours existé et qu'il existera toujours? Aristote énonce des raisons en faveur de la dernière alternative.

Cependant, comme le souligne saint Thomas (465), ces raisons prouvent seulement que le mouvement ne peut avoir commencé de façon naturelle. Elles ne prouvent donc pas de façon absolue. Aristote, en effet, réfute la position de ceux qui soutenaient que le mouvement a commencé de façon naturelle; il ne prouve pas que le mouvement n'a pas pu commencer d'une autre façon, car cette conclusion ne peut en aucune manière être connue par la raison. Seule la foi nous apporte la réponse à ce problème de l'éternité du mouvement. Les raisons d'Aristote ne concluent donc que de façon probable. De plus, dans les Topiques (466), le Philosophe mentionne comme problème dont nous ne pouvons connaître la solution: le monde est-il éternel?

(463) Aristote, ch. 7-9; S. Thomas, In VIII Phys., lect. 14-19.

(464) Aristote, Phys., l. VIII, ch. 1;
S. Thomas, ibid., lect. 1-4.

(465) In VIII Phys., lect. 2, n. 17.

(466) Aristote, Topiques, l. I, ch. 9, 104b16.

Nec rationes quas ad hoc [éternité du monde] Aristoteles inducit, sunt demonstrativae simpliciter, sed secundum quid, scilicet ad contradicendum rationibus antiquorum, ponentium mundum incipere secundum quosdam modos in veritate impossibiles. Et hoc apparet ex tribus. Primo quidem, quia tam in VIII Phys. (467) quam in I De Caelo (468) praemittit quasdam opiniones, ut Anaxagorae et Empedoclis et Platonis, contra quos rationes contradictorias inducit. Secundo, quia ubicumque de hac materia loquitur, inducit testimonia antiquorum, quod non est demonstratoris, sed probabiliter persuadentis. Tertio, quia expresse dicit in I libro Top. (469), quod quaedam sunt problemata dialectica, de quibus rationes non habemus, ut "utrum mundus sit aeternus" (470).

Mais alors, si la raison humaine ne peut trouver aucune raison d'adhérer à une partie de la contradictoire plutôt qu'à l'autre, pourquoi Aristote soutient-il, même de façon probable, que le mouvement est éternel? Parce que c'est là la façon la plus efficace de prouver l'existence d'un premier moteur. Car si, alors que le monde et le mouvement sont éternels, il est nécessaire de poser un premier principe, à plus forte raison cela sera-t-il nécessaire s'ils ne le sont pas, car tout ce qui est nouveau a besoin d'un principe d'innovation. En effet, affirmant l'éternité du monde et du mouvement, il pourrait ne pas sembler nécessaire de poser un premier principe, alors que c'est manifestement nécessaire dans le cas de l'opinion contraire. C'est pourquoi, si, même alors, il faut un premier principe, il est démontré de façon absolue que le premier principe existe (471).

(467) Ch. 1, 250b24-251b17.

(468) Ch. 10, 279b4-280a30.

(469) Ch. 9, 104b16.

(470) S. Thomas, Ia, q. 46, a. 1, c.

(471) S. Thomas, In VIII Phys., lect. 1, n. 6.

Mais si le mouvement est éternel, le premier mouvement, cause du mouvement, doit aussi l'être. Aristote en donne une autre preuve fondée sur le premier moteur (472), mais qui présuppose la première. Il est nécessaire, dit-il, que le premier mouvement soit éternel, le premier mobile étant mû par le premier moteur éternel et immobile. Cette raison est aussi manifestement dialectique car il peut arriver que le premier moteur ne meuve pas toujours sans pour autant cesser d'être immobile, sans subir aucune mutation (473).

Il en va donc de même du temps, le nombre du premier mouvement. Le temps est éternel parce que le mouvement l'est. Il s'agit donc d'une conclusion probable. Et qu'elle soit vraie ou fausse, cela ne change rien à la doctrine du mouvement et du temps d'Aristote, car ce fait ne les affecte pas intrinsèquement. L'éternité du mouvement et du temps dépend de quelque chose qui leur est extrinsèque, à savoir la volonté divine, et non de leur nature.

Après avoir prouvé l'existence d'un premier mouvement éternel, le Philosophe cherche à établir dans quelle espèce de mouvement se situe ce dernier. Il démontre d'abord que le mouvement local est le premier des mouvements (474); ensuite, que le mouvement local circulaire vient le premier parmi les mouvements locaux (475).

(472) Aristote, Phys., l. VIII, ch. 6, 259b32-260a1.

(473) S. Thomas, In VIII Phys., lect. 13, n. 8.

(474) Aristote, Phys., l. VIII, ch. 7;
S. Thomas, ibid., lect. 14-15.

(475) Aristote, ibid., ch. 9; S. Thomas, ibid., lect. 16-20.

Le mouvement local est le premier des mouvements. Voici une première preuve qu'en apporte le Stagirite. Il y a trois espèces de mouvement: le mouvement selon la quantité, appelé augmentation et diminution; le mouvement selon la qualité passible, appelé altération; le mouvement selon le lieu, appelé mouvement local. Dans le livre V des Physiques, Aristote a distingué le mouvement de la mutation - génération et corruption - et il a prouvé qu'on n'en compte que trois espèces (476); dans le livre VII, que l'altération ne se produit que dans la troisième espèce de qualité (477). Or, parmi ces trois espèces de mouvement, le mouvement local vient le premier, parce que les autres mouvements le présupposent.

En effet, le mouvement d'augmentation présuppose l'altération - entendue ici au sens large, c'est-à-dire comme comprenant l'altération et la génération à laquelle elle se termine - et l'altération, le mouvement local. Car, l'aliment, ce par quoi une chose est augmentée, est d'une certaine façon semblable et d'une certaine façon dissemblable à la chose qu'il augmente. En effet, au début, il est contraire à ce qui se nourrit, en raison de la diversité de disposition; mais à la fin, lorsqu'il s'est ajouté, afin de l'augmenter, à la substance de ce qui se nourrit, il lui est semblable. Or, une chose ne passe du dissemblable au semblable que par l'altération. Par conséquent, à toute augmentation est présupposée une altération.

Mais l'altération elle-même présuppose le mouvement local. Car, si une chose est altérée, il doit se trouver un agent qui l'altère. Or, si l'agent qui altère était situé toujours à la même dis-

(476) Ch. 1; S. Thomas, In V Phys., lect. 2.

(477) Ch. 3; S. Thomas, In VII Phys., lect. 5-6.

tance de l'altéré, il n'y aurait pas de raison pour que cette chose soit altérée maintenant plutôt qu'auparavant. Partant l'agent qui altère n'est pas placé toujours à la même distance de l'altéré, mais il en est tantôt plus près, tantôt plus éloigné. Mais un tel état de chose ne peut se réaliser sans mouvement local. Le mouvement local est donc le premier des mouvements parce que, sans lui, il ne pourrait se produire aucun autre mouvement; il est la condition réelle de tous les autres mouvements.

Le mouvement local est donc naturellement antérieur à l'altération et à l'augmentation. Et, en tant que la génération et la corruption sont termes d'une altération, présupposent, par suite, une altération, il s'ensuit que le mouvement local est la condition réelle de toute mutation, - qui se divise en mutation et mouvement - par conséquent, antérieur à toute mutation (478).

Le mouvement local est non seulement antérieur à tous les autres mouvements comme leur condition réelle, mais il leur est encore antérieur selon le temps et selon la perfection. C'est une seconde raison d'Aristote, pour prouver que le mouvement local est le premier des mouvements; en effet, s'il est premier absolument, il doit être premier de toutes ces façons.

Ce mouvement est antérieur aux autres selon le temps, car seul il est éternel, comme il va l'établir (479), et il est, de plus, la condition réelle de tous les autres mouvements. S'il est présupposé à tous les autres et qu'il est éternel, il existe avant tous les autres.

(478) S. Thomas, In VIII Phys., lect. 14, n. 3.

(479) Aristote, Phys., l. VIII, ch. 8.

- 101 -

Le mouvement local est aussi antérieur, premier selon la perfection. Car, ce qui est postérieur selon la génération, est antérieur selon la nature, la perfection. Or, le mouvement local est postérieur selon la génération. - Evidemment, nous ne nous plaçons plus ici au même point de vue que dans la première raison citée; nous considérons l'ordre selon lequel les mouvements apparaissent dans le temps dans telle substance déterminée. - En effet, dans les choses générables et corruptibles, il ne se produit de mutation selon le lieu qu'au terme du processus de génération. L'animal ne commence à marcher que lorsqu'il a commencé à exister et qu'il a acquis une certaine quantité. De plus, considérant l'ensemble des choses générables et corruptibles, nous notons que le mouvement local ne se produit que dans les vivants les plus parfaits. Le mouvement local est donc le plus parfait des mouvements.

En outre, moins un mouvement affecte le mobile, plus son sujet peut être parfait. Par suite, le mouvement lui-même peut être d'une certaine façon plus parfait. Or le mouvement local n'affecte pas intrinsèquement le mobile, car il s'effectue selon le lieu qui est extrinsèque au mobile, alors que tous les autres l'affectent intrinsèquement. Il est donc le plus parfait des mouvements (480).

Ces raisons d'Aristote concluent de façon nécessaire et absolue, car elles sont fondées sur la nature même des différentes espèces de mouvement. Par conséquent, il faut nécessairement que le premier mouvement soit un mouvement local.

(480) S. Thomas, In VIII Phys., lect. 14, n. 6-7.

En raison de son éternité, le premier mouvement doit être continu éternellement, car l'unité du mouvement c'est sa continuité (481). C'est pourquoi Aristote, pour établir que ce n'est pas n'importe quel mouvement local qui est le premier des mouvements mais que c'est le mouvement circulaire, prouve que ce dernier seul peut être continu éternellement, c'est-à-dire tout en demeurant un et identique, se poursuivre éternellement (482).

Prouvons d'abord que seul le mouvement local peut être continu éternellement. Tous les mouvements et toutes les mutations, hormis le mouvement local, s'effectuent entre des termes opposés. La génération et la corruption ont comme termes l'être et le non-être; l'altération, des qualités passibles contraires; l'augmentation et la diminution, le grand et le petit constituant le parfait et l'imparfait dans la quantité. Quant au mouvement local, il ne s'effectue pas toujours entre des termes contraires.

Or, il est évident que les mouvements s'effectuant vers des contraires, sont eux-mêmes contraires. Mais les contraires ne peuvent coexister. Partant, lorsqu'une chose est en mouvement vers le blanc, elle ne l'est pas en même temps vers le noir. Par conséquent, il est évident que ce qui commence à être altéré du blanc au noir par le mouvement vers le noir, même s'il a été altéré par le mouvement vers le blanc lorsqu'il est devenu blanc, il ne pouvait être en même temps altéré par ce mouvement vers le noir. Mais avant d'être en mouvement vers le noir, s'il n'a pas été toujours mu selon ce mouvement, il faut soutenir que, tout ce qui est

(481) Cf. pp. 123-124.

(482) Aristote, Phys., l. VIII, ch. 8-9;
S. Thomas, In VIII Phys., lect. 15-20.

acte naturellement à être en mouvement se trouvant ou en mouvement, ou en repos, ce mobile était alors en repos, du repos opposé à ce mouvement. Et il en est ainsi de tout mouvement s'effectuant entre des contraires. Par conséquent, ce qui est mêlé vers un contraire était, à un moment donné, en repos, du repos opposé à ce mouvement. Donc, aucun mouvement en progression vers un contraire ne peut être continu et éternel, puisqu'il faut que le contraire à partir duquel il s'effectue ait été engendré à un moment donné et qu'alors, des contraires ne pouvant coexister, ce mouvement ne pouvait avoir lieu. De la sorte, il apparaît manifestement que seul le mouvement local, ne s'effectuant pas toujours entre des termes contraires, peut être continu et éternel (483).

Mais, parmi les mouvements locaux, seul le mouvement local circulaire, tout en demeurant un et identique, peut être continu et éternel. En effet, un mouvement local rectiligne ne peut l'être, car il faudrait qu'il existe une grandeur infinie en acte; or, il a été prouvé, dans le livre III des Physiques (484), qu'une telle chose est impossible. De plus, un mobile ne peut être en mouvement selon une grandeur finie à l'infini que par réflexion.. Or, le mouvement réflexe n'est pas continu, un repos s'y intercalant. Il s'ensuit donc que le mouvement local rectiligne, aussi bien que le mouvement local réflexe, tout en demeurant un et identiques, ne peuvent être continus et éternels.

Le mouvement circulaire, lui, tout en demeurant un et identique, peut être continu et éternel. En effet, ce à quoi rien

(483) S. Thomas, In VIII Phys., lect. 15, n. 2.

(484) Aristote, ch. 5, 204a8-206a8;
S. Thomas, In III Phys., lect. 8-9.

d'impossible ne suit est possible. Or, affirmer que le mouvement circulaire est continu éternellement, à l'infini. par conséquent, n'entraîne aucune impossibilité. Car, dans un tel mouvement, le mobile en mouvement à partir d'un certain terme, A par exemple, est en même temps en mouvement vers ce même terme A, selon le même processus du mobile et sans que l'ordre des parties ne soit changé, comme c'est le cas dans le mouvement réflexe. Partant, on peut affirmer que le mobile, au début de son mouvement, alors qu'il s'éloigne de A, est en même temps en mouvement vers A, qui est aussi le terme de son mouvement. C'est donc dire que, dans le mouvement circulaire, c'est par un seul et même mouvement que sont atteints le principe et le terme du mouvement, condition essentielle à la continuité éternelle. S'effectuant vers son terme, le mouvement circulaire engendre en même temps son principe. De la sorte, il ne présuppose pas un principe qui lui aurait été fourni au terme d'un autre mouvement, alors qu'il n'aurait pu se produire lui-même.

Cet état de chose éloigne donc l'impossibilité suivante: que le mobile, pour être mû de façon continue et éternelle, soit simultanément mû selon des mouvements contraires ou opposés, - puisque la condition essentielle à la continuité éternelle est que, par un seul et même mouvement, soient atteints le principe et le terme du mouvement, - comme cela se produit dans le mouvement rectiligne. Car tout mouvement local se dirigeant vers un terme, n'est pas contraire au mouvement qui s'effectue à partir de ce terme; cette contrariété est réalisée dans la ligne droite, selon laquelle est déterminée la contrariété dans le lieu. En effet, est dit contraire selon le lieu, ce qui est le plus distant

selon la ligne droite par rapport au mouvement, au mobile et au moteur (485). Le mouvement circulaire peut donc être continu à l'infini car il s'effectue à partir de la même chose vers la même chose; il est complet, lorsqu'il est revenu à son point de départ; par conséquent, engendrant lui-même son principe, il n'y a pas d'empêchement à sa continuité éternelle. Le mouvement rectiligne, lui, s'effectue d'une chose à une autre chose; il est complet lorsqu'il a atteint une chose autre que celle d'où il a commencé. Par suite, si le mobile est mû de cette autre chose à la première à partir d'où il a commencé à être mû, il ne s'agira plus d'un seul mouvement mais de deux, et deux contraires (486). Pour être en mouvement de façon continue et éternelle, c'est-à-dire, pour atteindre, au terme de son mouvement, le principe de son mouvement, ce qui est la condition de la continuité éternelle, ce mobile devrait donc être mû simultanément par deux mouvements opposés.

De plus, le mouvement circulaire ne passe pas dans les mêmes choses; le mouvement rectiligne, lui, passe dans les mêmes choses. Si, en effet, un mobile est en mouvement de A à B selon le diamètre, il faut que ce mobile revienne par les mêmes intermédiaires que ceux qu'il a d'abord parcourus: de la sorte, il est en mouvement plusieurs fois selon les mêmes intermédiaires. Par contre, si un mobile est en mouvement de A à B, non plus par le diamètre, mais par le demi-cercle, et de nouveau, de B à A par l'autre demi-cercle, ce qui revient à être en mouvement circulaire, manifestement ce mobile ne revient pas à la même chose, à savoir A, par les mêmes intermédiaires. Or c'est dans la même chose

(485) S. Thomas, *In V Phys.*, lect. 5, n. 5.

(486) S. Thomas, *In VIII Phys.*, lect. 10.

que, de soi, les opposés s'excluent. Ainsi, il est clair qu'être mû de la même chose à la même chose selon le mouvement circulaire n'implique pas opposition; que, selon le mouvement réflexe, cela comporte opposition.

Par conséquent, ce mouvement, le mouvement réflexe par exemple, qui, pour revenir à la même chose, doit parcourir plusieurs fois les mêmes intermédiaires, ne peut être continu éternellement; un même mobile, en effet, devrait être simultanément mû selon des mouvements opposés. De même, les mouvements s'effectuant selon une portion du cercle ne peuvent être continus éternellement car, dans ces derniers, pour qu'il y ait retour au principe du mouvement, les mêmes intermédiaires doivent être parcourus plusieurs fois, de telle sorte que le mobile devrait être mû simultanément selon des mouvements contraires. Mais c'est seulement dans le mouvement circulaire que le terme est uni au principe; dans les autres mouvements, la fin et le principe sont distants. Par conséquent, seul le mouvement circulaire peut, sans impossibilité, se poursuivre de façon continue éternellement. Et une chose étant parfaite en ceci qu'elle atteint son principe, seul le mouvement circulaire est parfait (487).

Puisqu'il en est ainsi, le mouvement circulaire est donc le premier des mouvements. En effet, tout mouvement local est, ou circulaire, ou rectiligne, ou composé. Le mouvement rectiligne et circulaire sont antérieurs au mouvement local composé, ce dernier étant constitué de ceux-là. Et de ces deux mouvements, le circulaire, parce que plus simple et plus parfait, est antérieur

au rectiligne.

Le mouvement rectiligne, en effet, ne peut durer à l'infini, car il faudrait, ou, impossibilité, que la grandeur qu'il parcourt soit infinie en acte, ou qu'il s'effectue selon une grandeur finie à l'infini par réflexion. Cette dernière alternative s'avère aussi impossible, car le mouvement réflexe ne peut être continu vu qu'un repos s'y intercale. De la sorte, le mouvement rectiligne ne peut être qu'imparfait et corrompu: imparfait, parce qu'il est possible d'y ajouter quelque chose; corrompu, puisque, parvenu à son terme, ce mouvement est corrompu.

Donc, manifestement, le mouvement circulaire est plus parfait que le rectiligne. Il n'est pas, en effet, composé de deux termes, mais d'un seul; de plus, il n'est pas corrompu lorsqu'il atteint son terme, son principe et son terme s'identifiant. Or, le parfait est antérieur à l'imparfait et, de même, l'incorruptible au corruptible, aussi bien selon la nature que selon la définition et le temps. Par conséquent, le mouvement circulaire est antérieur au rectiligne.

En outre, le mouvement qui peut être éternel est antérieur à celui qui ne peut pas l'être, car l'éternel est antérieur à ce qui ne l'est pas, aussi bien selon le temps que selon la nature. Or, le mouvement circulaire peut être éternel à l'exclusion de tout autre. Partant, le mouvement circulaire est antérieur à tous les autres mouvements (488).

(488) S. Thomas, In VIII Phys., lect. 19, n. 6.

Parce que le premier et le plus parfait, le mouvement circulaire doit donc être le plus régulier, c'est-à-dire le plus uniforme (489), le mouvement régulier étant plus parfait que le mouvement irrégulier (490). Il est d'ailleurs le seul mouvement à pouvoir s'effectuer avec régularité. En effet, les mobiles en mouvement rectiligne sont mus irrégulièrement du principe au terme de leur mouvement. Car, est irrégulier, le mouvement qui n'est pas également rapide dans chacune de ses parties. Or, c'est le cas du mouvement rectiligne, vu que, dans tous les mouvements naturels, plus le mobile s'éloigne du principe de son mouvement, plus son mouvement gagne en rapidité. Et dans le mouvement violent, c'est l'inverse qui se produit, car le mouvement naturel tend à la fin du mouvement et le violent, au principe. Mais un tel état de chose ne se rencontre pas dans le mouvement circulaire. En effet, le principe et la fin ne sont pas naturellement compris dans le mouvement circulaire lui-même s'effectuant selon la circonférence, mais dans le centre. Par suite, s'approchant de son principe ou de sa fin, le mouvement circulaire n'a aucune raison d'augmenter ou de diminuer de vitesse, parce qu'il est toujours également distant du centre, qui est principe et fin.

On se rend compte que, en raison de son éternité, le premier mouvement doit résider dans un mobile incorruptible. Si, en effet, le premier mobile, sujet du premier mouvement, était corruptible, il serait corrompu à un moment donné et, de la sorte, le premier mouvement, tout en demeurant un et identique, ne pourrait être continu éternellement. Car l'unité du sujet est l'une des

(489) Aristote, Phys., l. VIII, ch. 9, 265b8-11;
S. Thomas, In VIII Phys., lect. 20, n. 3.

(490) S. Thomas, In V Phys., lect. 7, n. 6.

conditions nécessaires à la continuité du mouvement (491).

ii) A travers le De Caelo.

Existe-t-il, dans la nature, un tel mouvement, c'est-à-dire un mouvement circulaire régulier qui, tout en demeurant un et identique, soit continu et éternel? C'est dans le De Caelo, où il étudie l'être mobile selon le mouvement local, qu'Aristote recherche et désigne ce mouvement.

L'expérience sensible nous révèle que les corps célestes sont mus selon un mouvement circulaire. Or, le mouvement circulaire est un mouvement simple; et le mouvement simple appartient premièrement et par soi à un corps simple. Par suite, il faut que les corps célestes, mus selon le mouvement circulaire, soient des corps simples différents des quatre éléments - eau, air, feu, terre - composant les choses sublunaires et qui sont mus selon le mouvement rectiligne simple soit vers le haut, soit vers le bas, soit vers un lieu intermédiaire (492).

Cette raison, aussi bien que les autres énoncées par Aristote pour établir que les corps célestes sont des corps simples différents des corps simples sublunaires, sont dialectiques et ne concluent que de façon probable. Il n'est pas évident, en effet, qu'un mouvement simple appartienne à un corps simple; on n'en voit pas bien la raison.

(491) S. Thomas, In V Phys., lect. 7, n. 3.

(492) Aristote, De Caelo, l. I, ch. 2, 269a30-b17;
S. Thomas, In I De Caelo, lect. 4.

Les corps célestes, ce cinquième élément, sont éternels, car ils sont ingénérables et incorruptibles. Partant, ils ne sont sujet ni d'altération, ni d'augmentation et de diminution, car ces mouvements se terminent à une génération ou en nécessitent une. En effet, toute chose engendrée, est engendrée à partir d'un sujet contraire. Or, les corps célestes n'ont pas de sujet contraire puisqu'il n'existe pas de mouvement contraire au mouvement circulaire, le mouvement propre des corps célestes. Il s'ensuit donc que les corps célestes sont ingénérables et incorruptibles (493).

Ici à nouveau, nous nous trouvons en face d'une raison dialectique, car il n'est pas évident que, du fait qu'il n'existe pas de mouvement contraire au mouvement circulaire, il n'existe pas de sujet contraire aux corps célestes. Cette raison repose, en effet, sur le principe probable: un mouvement simple appartient premièrement et par soi à un corps simple. De plus, ces corps ont pu commencer à exister et pourront cesser d'exister d'une autre façon que par génération et corruption.

Aristote confirme cette conclusion au moyen de l'expérience sensible (494). Selon les connaissances que se sont transmises les uns aux autres les astrologues, observateurs des dispositions et des mouvements des corps célestes, on ne décèle aucun changement, aussi bien dans l'ensemble du ciel que dans une de ses parties. Or, il ne pourrait en être ainsi si le ciel était générable et corruptible; les choses générables et corruptibles, en effet, parviennent peu à peu et successivement à leur état parfait et s'en

(493) Aristote, De Caelo, l. I, ch. 3, 270a13-b4;
S. Thomas, In I De Caelo, lect. 6-7.

(494) Aristote, ibid., 270b11-16;
S. Thomas, ibid., lect. 7, n. 6.

-11-

éloignent de la même façon. Par conséquent, depuis tout le temps que les hommes observent le ciel, s'il était naturellement généralisable et corruptible, son changement n'aurait pu rester caché ou passer inaperçu.

Comme le fait remarquer saint Thomas (495), cette preuve ne conclut que de façon probable. Car, plus une chose dure longtemps, plus il faut de temps pour qu'en soit saisie la mutation. Par suite, on peut soutenir que, bien que naturellement corruptible, le ciel a cependant une durée si longue que tout le temps durant lequel les hommes ont observé le ciel n'a pas suffi pour qu'en soit appréhendé le changement.

Au début du livre II (496), Aristote conclut à l'éternité du ciel, parce qu'il ne peut ni être engendré, ni être corrompu. Les corps célestes qui constituent le ciel, sont, en effet, ingénérables et incorruptibles. Le Philosophe établit donc l'éternité du monde, non de façon nécessaire et absolue, mais de façon probable: le monde n'a pu commencer par génération et il ne pourra se terminer par corruption, comme le soutenaient ceux qui ont affirmé la non éternité du monde. Mais il n'est pas exclu qu'il ait commencé à exister ou qu'il cessera d'exister d'une autre façon.

Aristote démontre ensuite que le mouvement du ciel est la fin de tous les autres mouvements (497). Tout ce qui contient possède la nature d'une fin, en tant que le contenu est terminé à ce qui le contient. Or, il est manifeste que l'imparfait est natu-

(495) S. Thomas, In I De Caelo, lect. 7, n. 6.

(496) Aristote, De Caelo, l. II, ch. 1, 283b25-284a5;
S. Thomas, In II De Caelo, lect. 1.

(497) Aristote, ibid., 284a1-10; S. Thomas, ibid., lect. 1, n. 4.

rellement contenu par le parfait. Mais le mouvement circulaire, le mouvement propre des corps célestes, est parfait. Les mouvements droits, eux, sont imparfaits; ils ne reviennent pas à leur principe, comme le mouvement circulaire, mais ils ont comme terme, ce qui est le plus distant de leur principe et lui est contraire. Par suite, de même que les mobiles commencent à être en mouvement à partir du principe du mouvement, de même ils commencent à être en repos dans le terme du mouvement. S'il en est ainsi, le mouvement circulaire doit être la fin de tous les autres mouvements, c'est-à-dire il doit les contenir, comme ce qui ne possède aucun principe à partir d'où il débute, ni aucune fin où il se termine, mais dure de façon incessante à l'infini, contient ce qui possède principe et fin.

Car, tout ce qui commence à être en mouvement ou cesse de l'être, présuppose un mouvement antérieur, cause de leur mouvement lui-même. Si, en effet, le moteur et le mobile demeureraient toujours dans les mêmes dispositions l'un par rapport à l'autre, il n'y aurait aucune raison pour que, dans les choses mues naturellement, le mouvement commence maintenant plutôt qu'auparavant. Partant, si un nouveau mouvement apparaît, il doit préexister un mouvement qui le cause. Or, le monde étant éternel, il doit toujours s'être produit du mouvement. Il faut, par conséquent, affirmer l'existence d'un mouvement éternel, contenant tous les autres mouvements non éternels, comme leur fin. De la sorte, ce dernier est cause du fait que ces mobiles commencent à être mus et que ceux qui cessent de l'être reçoivent le repos.

Le Philosophe établit ensuite que le ciel comprend différentes parties ordonnées selon la disposition (498). Le ciel possède un haut et un bas. En effet, c'est la ligne qui détermine la contrariété dans le lieu. Or, la longueur du ciel, c'est la distance comprise entre ses deux pôles, le pôle arctique et le pôle antarctique, deux points immobiles de la sphère céleste et se comportant toujours de la même façon. Ainsi, constituant les lieux les plus distants selon la ligne droite, l'un des pôles est en haut et l'autre en bas. Le pôle qui apparaît toujours au-dessus de nous, le pôle arctique, se rattache à la partie du ciel située en bas; le pôle opposé, le pôle antarctique, à la partie du ciel située en haut.

Le ciel comprend aussi une partie gauche et une partie droite. La partie droite, c'est celle d'où commence le mouvement circulaire du ciel; c'est la partie où les astres se lèvent, l'orient. Par conséquent, l'occident constitue la partie gauche; c'est celle où les astres se couchent. Le mouvement du ciel s'effectue donc de droite à gauche, de l'orient à l'occident. Ce sont là les seules parties du ciel que nous permettent de distinguer les mouvements des astres.

Le Stagirite explique maintenant pourquoi le ciel est divisé en plusieurs sphères mues circulairement (499). Aristote comptait en tout cinquante-cinq sphères. Et il rattachait chacune des planètes à la dernière des quatre ou cinq sphères qu'il leur attribuait pour expliquer leur mouvement (500).

(498) Aristote, De Caelo, l. II, ch. 2, 285a28-286a1; S. Thomas, In II De Caelo, lect. 3.

(499) Aristote, ibid., ch. 3, 286a1-b10; S. Thomas, ibid., lect. 4.

(500) S. Thomas, In XII Metaph., lect. 10, n. 2500.

Si, entre le premier mouvement circulaire, celui de la sphère des fixes, des étoiles, et le monde sublunaire ne s'intercalaient pas d'autres sphères, celles des planètes mues circulairement, il s'ensuivrait qu'il ne pourrait se produire ni génération, ni corruption. En effet, comme le premier mouvement circulaire est régulier, uniforme, il ne peut causer de dispositions diverses dans les corps inférieurs; de la sorte, les éléments des corps et les autres corps se comportant toujours de la même façon les uns par rapport aux autres, il ne pourrait se produire ni génération, ni corruption. C'est pourquoi il doit s'interposer, entre le premier mouvement circulaire et le monde sublunaire, d'autres mouvements s'effectuant selon des cercles obliques qui causent la génération et la corruption par l'éloignement et le rapprochement des planètes, du monde sublunaire, tout comme le premier mouvement circulaire, en raison de son uniformité, cause la permanence et l'éternité dans les choses.

La forme ou la figure du ciel, prouve ensuite Aristote (501), c'est la sphère. C'est là, en effet, la forme la plus convenable aux corps célestes, les premiers mobiles, parce que la sphère est la première des figures.

Le Philosophe démontre maintenant la régularité, l'uniformité du mouvement du ciel (502), qu'il a assumée tout à l'heure (503). Le mouvement du ciel doit être régulier, c'est-à-dire s'effectuer avec la même vitesse dans chacune de ses parties et n'être jamais irrégulier, à savoir tantôt plus rapide et tantôt

plus lent. Car, étant la règle et la mesure de tous les autres mouvements, ce mouvement ne doit comporter aucune irrégularité. Cela se vérifie spécialement du mouvement de la première sphère, celle des étoiles, qui parcourt tout le ciel par le mouvement diurne qui s'effectue de l'orient à l'occident. Ce dernier mouvement ne comporte aucune irrégularité ni selon la vérité, ni selon les apparences. Les planètes comportent bien de l'irrégularité, mais elle n'est qu'apparente. Elle provient du fait que plusieurs mouvements se composent pour mouvoir une planète. Les raisons qu'énonce Aristote valent donc aussi pour les planètes.

Le mouvement de la première sphère est régulier, car il ne comporte aucune irrégularité provenant, aussi bien de "ce selon quoi" il s'effectue que de sa vitesse et de son moteur. Et Aristote confirme cette conclusion et les raisons qu'il en a données au moyen de l'expérience sensible. Si le mouvement de la première sphère comportait quelque irrégularité de vitesse en raison des parties de celle-ci, en tant qu'une partie en serait mue plus rapidement et une autre plus lentement, il s'ensuivrait qu'à la longue, la distance séparant les étoiles les unes des autres varierait. L'une des étoiles serait mue plus rapidement et l'autre plus lentement. Or, nos sens nous révèlent précisément le contraire; les étoiles jouissent, les unes par rapport aux autres, des mêmes positions et distances qu'auparavant. Il s'ensuit donc que ce mouvement ne comporte pas d'irrégularité. Nous avons déjà expliqué la valeur d'une telle raison (504).

Par conséquent, le mouvement de la sphère des étoiles,

la première sphère, rassemblant toutes les qualifications que doit posséder le premier mouvement, doit être désigné comme le premier des mouvements. Partant, puisque le nombre du premier mouvement, le temps est donc le nombre du mouvement de la première sphère.

iii) Conclusion.

Voilà parcouru le long processus que suppose, chez Aristote, la désignation du premier mouvement. Essayons de découvrir ce qu'il faut en retenir comme valant toujours.

Dans les oeuvres naturelles d'Aristote, il faut toujours bien effectué le partage du périmé et du toujours valable, de la théorie et du nécessaire, de l'absolu. Les Physiques, en raison de leur généralité, n'exigent qu'une expérience très commune. C'est pourquoi ce traité ne contient aucune théorie et tout ce qui y est démontré, l'est de façon nécessaire par des raisons propres; ces raisons sont, en effet, fondées sur la nature du sujet. Ce que les Physiques contiennent de périmé, est assumé des traités postérieurs et n'appartiennent pas proprement à ce traité.

Les traités postérieurs: le De Caelo, le De Generatione, etc., en raison de leur plus grande concrétion, de leur plus forte détermination, dépendent d'une expérience plus circonstanciée, d'une expérience qui n'arrive pas à se dégager complètement des singuliers. Par suite, les conclusions énoncées y dépendent de la per-

fection de l'expérience et ne sont démontrées que par des raisons probables, comme nous l'avons constaté dans le De Caelo. - Cependant, une partie du De Anima fait exception parce que fondée sur l'expérience interne. - Voilà donc des conclusions provisoires seulement, des théories. A mesure que l'expérience se perfectionne, que de nouveaux faits sont découverts que n'expliquent plus les théories existantes, il faut abandonner ces dernières et en construire de nouvelles. Parce que l'expérience dont disposait Aristote était très pauvre et très grossière, toutes les théories qu'il a formulées à partir de cette expérience ont dû être abandonnées.

Mais cet abandon n'affecte pas la valeur nécessaire, absolue et éternelle du traité des Physiques. La doctrine qui y est exposée, reposant sur une expérience très commune, vaut toujours. Mais il faut la dégager du périmètre venant des autres traités, car autrement sa valeur absolue et éternelle nous échappera. C'est pourquoi il était nécessaire d'établir que la définition du temps ne dépend pas de ce qui est déterminé dans le De Caelo, à savoir la désignation de la sphère des étoiles comme le premier des mouvements.

Que reste-t-il de valable dans toute cette doctrine relative au premier mouvement? Nous savons aujourd'hui de façon certaine par la foi, et de façon assez probable en physique mathématique par le principe de l'entropie, que le mouvement n'est pas éternel. De plus, l'expérience humaine s'étant peu à peu enrichie et affinée, les savants ont tôt fait de constater que cette théorie des sphères, telle que préconisée par Eudoxe et Aristote, s'éloignait de l'expérience, que, même en multipliant les sphères, comme

Aristote - de façon probable, retenons-le - comme le premier de tous les mouvements, n'est pas tel, puisqu'il ne s'agit même pas d'un mouvement réel mais d'un mouvement apparent. Quel est donc le premier mouvement? Nous l'ignorons et il semble bien qu'il se soustraira toujours à nos enquêtes.

Mais nous savons de façon certaine qu'il existe un premier mouvement, car autrement, il ne pourrait se produire de mouvement parce qu'il n'existerait pas de premier moteur; que, en outre, ce mouvement est un mouvement local, puisque ce dernier est la condition réelle de tous les autres mouvements. D'autre part, à parler absolument, il est certain que le mouvement circulaire est le plus parfait des mouvements. Mais un tel mouvement existe-t-il dans la réalité? Selon l'état actuel de nos connaissances, il semble peu probable qu'un tel mouvement non seulement existe mais encore puisse exister. Si Aristote a reconnu l'existence d'un mouvement circulaire parfaitement régulier dans la nature, c'est uniquement dû à la pauvreté de son expérience. Il n'en a d'ailleurs établi l'existence que de façon probable.

Quoiqu'il en soit, il reste toujours vrai d'affirmer que le temps est le nombre d'un mouvement déterminé existant dans la nature, en tant que ce mouvement est le premier des mouvements. Mais vu que nous ne le connaissons pas, nous mesurons le temps par un autre mouvement. Cela est possible du fait que le premier mouvement est cause de tous les autres mouvements et que, de la sorte, en appréhendant n'importe quel mouvement, j'appréhende du temps (505).

A cet effet, nous choisissons le mouvement le plus régulier et le plus rapide que nous connaissons, car la mesure doit être l'élément le plus certain. La perfection de mesure est dérivée de l'un, principe du nombre, à ce qui est mesure dans les autres genres de quantité en raison d'une certaine similitude: l'indivisibilité. Partant, la mesure dans les autres genres de quantité doit aussi être indivisible; elle l'est, non par nature, mais par imposition. Est mesure certaine, en effet, celle dont on ne peut rien soustraire ou à laquelle on ne peut rien ajouter. C'est pourquoi il faut choisir comme mesure quelque chose d'aussi petit que possible parce que, de la sorte, toute addition ou soustraction apparaît plus manifestement. Par conséquent, il faut choisir comme mesure du temps le mouvement le plus rapide et le plus régulier connu; étant régulier, il se comporte toujours de la même façon et, par suite, il présente plus de certitude; étant le plus rapide, il jouit d'un nombre plus petit et, partant, plus voisin de l'indivisibilité (506).

Le mouvement le plus régulier et le plus rapide que nous connaissions c'est, semble-t-il, le mouvement de rotation de la terre, mouvement qui nous est révélé par le mouvement diurne ou le mouvement apparent de la voûte céleste qui s'accomplit de l'est à l'ouest. Nous mesurons le temps au moyen d'une révolution complète de ce mouvement choisie comme unité et que nous appelons le jour sidéral: c'est le temps écoulé entre deux passages consécutifs d'une étoile au méridien du lieu. Cette unité de temps est donc, en fait, le nombre d'une révolution complète de la terre.

Ce mouvement de rotation est-il vraiment constant, uni-

forme? On soupçonne, depuis quelques années, que la vitesse de rotation de la terre a légèrement diminuée. La durée de rotation de la terre augmenterait de deux millièmes de seconde par siècle. Ce ralentissement serait dû au frottement des marées. De plus, il se produirait aussi, dans ce mouvement, des variations accidentelles; le rayon de la terre varierait éventuellement de quelques centimètres. Comme on doute de la parfaite régularité du mouvement de rotation de la terre, si jamais on découvre un mouvement dont la régularité soit assurée, il faudra abandonner le premier et choisir ce dernier. Les physiciens emploieront peut être un jour le mouvement de la lumière, ou celui des atomes.

Nous pouvons donc conclure, des considérations ci-dessus, que le traité aristotélicien du temps reste toujours valable. Il sera toujours vrai d'affirmer que le temps est le nombre du premier mouvement, car cela découle de sa nature même. Ce n'est pas là une notion provisoire mais absolue. Mais étant donné que nous ne connaissons pas ce premier mouvement et que, selon toute apparence, nous ne pourrions jamais le connaître, nous en serons toujours réduits à mesurer le temps par le mouvement le plus régulier connu, et non par le premier des mouvements dont le temps est la quantité. Ne connaissant pas la mesure absolue du temps, les hommes en ont choisi une qui peut être appelée à changer. Cependant, à travers tous ces changements, le temps demeurera toujours le même: le nombre du premier mouvement.

APPENDICE.

Dans un article intitulé "Le temps selon Aristote" (507), Joseph Moreau explique le traité du temps d'Aristote. Nous avons jugé préférable de donner à part un bref aperçu de cet article, parce que l'auteur n'y fait pas un commentaire d'Aristote, mais profite du texte de ce dernier pour exposer sa propre doctrine.

Voici ce que ce philosophe cherche à établir tout au long de son article:

Le temps qu'il [Aristote] se propose de définir, c'est le temps mathématique, celui qui conditionne la représentation intellectuelle, la détermination scientifique et la mesure du mouvement (508).

L'auteur revient à plusieurs reprises sur ce point. Voici qu'il se révèle plus explicite encore.

Cette formule si souvent raillée d'Aristote [nombre du mouvement selon l'avant et l'après] souffre seulement de l'insuffisance, à cette époque, des moyens d'expression mathématique; pour traduire parfaitement sa pensée, il lui eut fallu connaître l'usage des coordonnées cartésiennes (509).

Et quelques lignes plus bas il ajoute:

On traduirait donc fidèlement la formule d'Aristote dans les termes suivants: le temps est une dimension, un aspect mesurable du mouvement, la dimension du successif.

C'est faute de disposer, pour la représentation symbolique du mouvement,

(507) Revue philosophique de Louvain, t. 46, février et août 1948.
(508) Moreau, op. cit., p. 69.
(509) Moreau, op. cit., p. 69.

de la méthode graphique des axes des coordonnées qu'Aristote en est réduit à appeler le temps un nombre; mais il tient cependant à ne pas le confondre avec le nombre des unités qui le mesurent; et c'est pour remédier à l'ambiguïté de l'expression qu'il introduit la distinction du nombre nombrant et du nombre nommé (510).

Tout au long de l'article, on voit cet auteur profiter ainsi du texte d'Aristote pour exposer sa propre doctrine. Après avoir torturé le texte du Philosophe de multiples façons pour lui faire exprimer ses propres idées, Moreau se découvre dans l'obligation de compléter le traité d'Aristote par celui de Plotin.

Pour réfuter la doctrine de Moreau de façon complète, il faudrait commencer par réfuter sa doctrine du mouvement. Selon lui, en effet, le mouvement est une succession d'indivisibles, de moments. Mais nous nous contenterons de noter ici la confusion fondamentale que contient cet article.

Nous parlons de la confusion suivante: celle de la représentation mathématique du temps avec le temps lui-même, confusion que Moreau fait d'ailleurs au sujet du mouvement. En mathématique, on représente le mouvement, dans un plan cartésien, par une courbe plus ou moins longue et plus ou moins prononcée selon l'extention du mouvement, sa durée, et selon sa vitesse. L'une des coordonnées du plan représente donc l'espace, l'autre le temps.

Mais cette dernière coordonnée n'est pas le temps; elle en est seulement la représentation mathématique. Il faut donc bien distinguer le temps lui-même, de sa représentation mathématique.

(510) Moreau, on voit...

C'est au philosophe de la nature qu'il appartient de considérer le temps en lui-même, d'en rechercher la nature. Le mathématicien, lui, en tant que tel, ne s'intéresse qu'à l'aspect quantitatif, extension du temps. A ce point de vue, le temps peut être très commodément représenté par une droite pouvant servir de coordonnée dans la représentation mathématique du mouvement - qui, lui aussi, n'intéresse le mathématicien ou le physicien, qu'au point de vue quantitatif, extension. - Donc, alors que le philosophe de la nature définit le temps, le mathématicien n'en considère qu'un aspect, l'aspect extension, quelque chose d'extrinsèque à la nature du temps.

Il est donc très important de distinguer le temps de sa représentation mathématique. Car si, avec une telle confusion dans l'esprit, on tente d'expliquer le traité d'Aristote, alors on n'y comprend plus rien et on se découvre dans l'obligation de corriger l'oeuvre du Stagirite.

BIBLIOGRAPHIE

- Aristote, Opera Omnia, ed. Bekker, Berlin: 1831-1870.
- Physique, Collection Budé, trad. H. Carteron, 2 vol., Société d'Édition "Les Belles-Lettres", 1926 et 1931.
- Castanus, Thomas, de Vio, Commentaria in Praedicamenta Aristotelis, ed. Laurent, Romae, Apud Institutum "Angelicum", 1939.
- Carrhan, John F., Four Views of Time in Ancient Philosophy, Harvard University Press, Cambridge, 1948.
- James a Sancto Thoma, Cursus Philosophicus, ed. Reiser, 3 vols, Turin: Marietti, 1930-37.
- Mason A., La théorie aristotélicienne du temps chez les péripatéticiens médiévaux. Averroès, Albert le Grand, Thomas d'Aquin. Revue Néo-scholastique de Philosophie, publiée par la Société philosophique de Louvain, T. 36, pp. 275-307.
- Moore J., Le temps selon Aristote, Revue philosophique de Louvain, publiée par la Société philosophique de Louvain, T. 46, 1948, février pp. 57-84, août pp. 245-274.
- Thomas Aquinatis, S., Opera omnia, editio Leonina, Vols I-XV, Romae: ex Typographia Polyglotta, 1882-1930.
- Commentaria in Octo libros Physicorum Aristotelis, (Vol. II).
- Commentaria in Libros Aristotelis De Caelo et Mundo, (Vol. III).
- Summa Theologiae, (Vols IV-XII).
- Summa Contra Gentiles, (Vols XIII-XV).
- In Aristotelis Librum de Anima Commentarium, ed. Pirotta, Turin: Marietti, 1936.
- In Metaphysicam Aristotelis Commentaria, ed. Cathala, Taurini: Marietti, 1935.
- Opuscula Omnia, ed. Mandonnet, 5 vols, Paris: Lethielloux, 1927.
- Questiones Disputatae, 5 vols, Turin: Marietti, 1942.
- Scriptum Super Libros Sententiarum, 4 vols, I et II, ed. Mandonnet, Paris: Lethielloux, 1929; III et IV, ed. Moos, Paris: Lethielloux, 1933 et 1947.

TABLE DES MATIERES

Page

AVANT-PROPOS.

INTRODUCTION

1.-	Il appartient à la philosophie de la nature de traiter du temps.....	I
2.-	Dans quelle partie de la philosophie de la nature faut-il en traiter?.....	III
3.-	A quel endroit du traité des <u>Physiques</u> Aristote étudie-t-il le temps?.....	IV
4.-	Considération naturelle et considération métaphysique du temps.....	VII
5.-	La difficulté de saisir ce qu'est le temps.....	X
6.-	Ordre du traité d'Aristote sur le temps.....	XIV

PREMIERE PARTIE

ETUDE DIALECTIQUE DU TEMPS.

I. EXISTENCE DU TEMPS.

1.-	Le mode logique.....	1
2.-	Il n'y a pas de temps.....	2
3.-	L'instant, dans le cours du temps, est-il un ou multiple?.....	5

II. LA NATURE DU TEMPS.

1.-	Réfutation de deux opinions sur la nature du temps.....	9
2.-	Le rapport du temps au mouvement	
a)	Le temps n'est pas le mouvement.....	13
b)	Il n'y a pas de temps sans mouvement.....	15

DEUXIEME PARTIE
ETUDE SCIENTIFIQUE DU TEMPS.

A. LE TEMPS EN LUI-MEME.

I. LA DEFINITION DU TEMPS.

1.- Le temps est quelque chose du mouvement.

i) Exposé du texte d'Aristote.....21

ii) Difficultés soulevées par saint Thomas.....23

2.- Le temps suit le mouvement selon l'avant et l'après

i) Le temps est continu en raison du mouvement
et de la grandeur

a) Exposé du texte d'Aristote.....32

b) Explication du texte d'Aristote.
aa) Définition de la quantité et de ses
espèces.....35

bb) Le mouvement et le temps sont quan-
titatifs "per posterius".....42

cc) Preuves de la continuité du mouve-
ment et du temps.....53

ii) Le temps comporte de l'avant et de l'après
en raison du mouvement et de la grandeur.

a) Exposé du texte d'Aristote.....68

b) Explication du texte d'Aristote.
aa) La grandeur comporte de l'avant et
de l'après.....69

bb) L'avant et l'après dans le mouvement
et dans le temps.....71

iii) Rapport de l'avant et de l'après au mouvement...72

iv) Le temps suit le mouvement selon l'avant et
l'après.....75

3.- Le temps est le nombre du mouvement.

a) Exposé du texte d'Aristote.....77

b) Comment appréhendons-nous l'avant et l'après
dans le mouvement?.....78

c) De quelle façon saisissons-nous du temps?.....83

d) La définition du temps.....	85
e) Manifestation de la définition	
i) Exposé du texte d'Aristote.....	89
ii) Le nombre nombrant et le nombre nommé....	91
iii) Comment les termes "nombre" et "mesure" s'appliquent-ils au temps?.....	95
iv) L'opinion de Jean de Saint-Thomas.....	103

II. L'INSTANT.

1.- Identité et diversité de l'instant dans le cours du temps.....	111
2.- Examen des choses qui sont dites de l'instant.	
a) Sans le temps, il n'y aurait pas d'instant et vice versa.....	120
b) L'instant divise et continue les parties du temps.....	122
c) L'instant n'est pas une partie du temps.....	127
d) L'instant est indivisible.....	129
e) C'est un seul et même instant qui est terme du passé et principe du futur.....	131

III. EXAMEN DE CERTAINES CHOSES QU'ON A L'HABITUDE DE DIRE DU TEMPS.

1.- D'une certaine façon, il y a un plus petit temps et, d'une certaine façon, il n'y en a pas.....	134
2.- Pourquoi ne parle-t-on pas de la vitesse et de la lenteur du temps et pourquoi, par contre, dit-on qu'il y a beaucoup ou peu de temps, qu'il est long ou court?.....	135
3.- Identité et diversité du temps.	
a) Exposé du texte d'Aristote.....	137
b) Difficulté.....	140
4.- Mesure réciproque du temps et du mouvement.....	144

B. ETUDE DU TEMPS EN REGARD DES CHOSES QUI Y SONT CONTENUES.

I. COMPARAISON DU TEMPS AUX CHOSES QUI Y SONT CONTENUES.

- 1.- La façon dont le mouvement et les autres choses sont dans le temps.....146
- 2.- A quelles choses convient-il d'être dans le temps?
 - a) Tous les êtres ne sont pas dans le temps.
 - i) Les choses éternelles.....155
 - ii) Les choses en repos.....159
 - b) Tous les non-êtres ne sont pas dans le temps.163

II. ANALYSE DE CERTAINES EXPRESSIONS.

- 1.- Signification du terme "instant".....166
- 2.- Signification de l'expression "un jour".....168
- 3.- Signification des expressions "tout à l'heure", "récemment", "autrefois" et "tout à coup".....172

III. LE TEMPS DESTRUCTEUR.

- 1.- De quelle façon la corruption est-elle attribuée au temps?.....174
- 2.- Tout mouvement et toute mutation s'effectuent dans le temps.....176

C. SOLUTION DES DIFFICULTES AU SUJET DE L'EXISTENCE ET DE L'UNITE DU TEMPS.

I. DIFFICULTES RELATIVES A L'EXISTENCE DU TEMPS.

- 1.- Universalité du temps.....180
- 2.- Le rapport du temps à l'âme.
 - a) Exposé du texte d'Aristote.....182
 - b) Mauvaise interprétation.....183
 - c) La réponse d'Aristote expliquée par saint Thomas.
 - i) Dans le commentaire des Physiques.....186
 - ii) Dans les Sentences.....189
 - iii) Conciliation des deux textes.....190

II. L'UNITE DU TEMPS.

1.- Position du problème.....	196
2.- Solution du problème.	
a) Fausse solution.	
i) Exposé du texte d'Aristote.....	198
ii) Mauvaise interprétation.....	200
b) Véritable solution.	
i) Les présupposés.....	206
ii) La cause de l'unité du temps	
aa) Exposé du texte d'Aristote.....	208
bb) Explications.....	210
iii) Manifestation de la solution.....	215
3.- Manifestation d'un présupposé.....	217
4.- Pérennité du traité d'Aristote.	
a) Position du problème.....	220
b) Dépendance reliant le temps et le premier mouvement circulaire.....	221
c) La désignation du premier mouvement	
i) A travers les <u>Physiques</u>	225
ii) A travers le <u>De Caelo</u>	239
iii) Conclusion.....	246
APPENDICE.....	252
BIBLIOGRAPHIE.....	255
TABLE DES MATIERES.....	256
